title : Journal de l’Empire (1809-02-12), Théâtre français, *Le Bourgeois gentilhomme*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/bourgeois-gentilhomme

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 12 février 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Le Bourgeois gentilhomme*.

Qui le croirait ? on aimait la farce dans ce siècle si imposant et si sérieux, sous ce roi si grave et si triste, dans cette cour si polie et si magnifique. Louis XIV ne riait pas souvent : il en avait rarement sujet. Les bouffonneries qui le déridaient étaient fort de son goût et faire rire Louis XIV était un des grands moyens de parvenir. Lulli acquit plus de considération à la cour et à la ville, comme farceur que comme musicien.

Il voulait acheter une charge de secrétaire du roi du grand collège ; mais les secrétaires, qui n’aimaient pas à rire autant que Louis XIV, refusaient d’associer à leur respectable compagnie un faiseur d’opéras, qu’ils confondaient dans leurs dédains superbes avec un histrion et un baladin : ils se seraient crus déshonorés d’avoir pour confrère un musicien qui faisait à la vérité de la musique très sérieuse, capable d’endormir tout le grand collège , mais dont les mœurs, les discours et le genre de vie annonçaient un bouffon. Que fit le bouffon Lulli pour triompher de l’orgueil et des mépris de MM. Les secrétaires si enflés de leur dignité ? Il joua le rôle du Muphti dans la réception burlesque du Mamamouchi : il le joua de manière à plaire au maître ; et ce service important lui ouvrit les portes du grand collège. On fit entendre aux secrétaires, qu’un homme qui savait amuser Louis XIV était très digne d’entrer dans leur illustre corps : et il fut reçu à l’unanimité. Voilà comment Lulli, de Muphti, devint secrétaire du roi et un personnage considérable dans le monde.

Les trois premiers actes du *Bourgeois gentilhomme* sont du meilleur comique ; les deux derniers appartiennent à la farce. La réception burlesque du Mamamouchi ne signifie rien : c’est une pure bouffonnerie qui n’a point de sel. La réception du médecin est meilleure, parce qu’elle est une satire. L’acteur qui joua le rôle du bourgeois gentilhomme, rôle si comique par lui-même, fait beaucoup de tort à la pièce, lorsqu’il veut lutter avec ses lazzis contre les bons mots de Molière, et faire avec lui assaut de plaisanterie. Ce serait bien assez de gloire pour Dugazon d’être le fidèle interprète des idées de Molière : tout ce qu’on ajouter aux traits dont le poète a chargé M. Jourdain, défigure la naïveté du caractère ; et le parterre confondant injustement l’excellent comique de l’auteur avec la mauvaise caricature de l’acteur, renvoie chez Brunet le Bourgeois gentilhomme.

Cette ridicule manie d’un bourgeois qui veut imiter les airs des gens de qualité, a perdu pour nous ce qu’elle avait de piquant : il n’existe plus d’opposition entre les manières de la bourgeoisie et celles de la noblesse. M. Jourdain est pour nous un fou moins plaisant qu’il ne l’était sous Louis XIV. Les maîtres de danse et de musique sont deux forts bons personnages : quand Molière leur prêtait des hyperboles comiques sur l’excellence de leur art, il ne se doutait pas qu’un siècle après, ces hyperboles se réduiraient à la simple vérité. Sous Louis XIV, la musique et la danse étaient des arts réservés aux gens de qualité ; le peuple chantait et dansait sans arts aujourd’hui la danse et la musique entrent dans l’éducation générale de tous ceux qui ont de quoi payer l’éducation ; aujourd’hui les gens du monde ont la prétention de danser et de chanter comme les gens de l’art ; ce qui dépouille la musique et la danse de ce qu’elles ont de meilleur, le naturel et la gaieté.

On a blâmé Molière d’avoir mis dans sa pièce un conte qui est une espèce d’escroc, et une marquise qui a l’air d’une aventurière. Il y en avait sans doute de ce genre parmi les nobles ruinés. Molière n’a point blessé la vérité et il a servi la morale, en faisant voir que les petits qui veulent imiter les grands en sont toujours dupes, et paient bien cher leur sotte ambition ? On pourrait peut-être s’étonner que dans un temps où la noblesse jouissait des plus grandes prérogatives. Molière ait eu la liberté de présenter sur la scène des nobles aussi dégradés ; mais c’était venger la noblesse, et non pas l’insulter, que de faire justice au théâtre de ceux qui la déshonoraient. La marche de tous les acteurs et actrices, autrefois le principal ornement de ces cérémonies burlesques, commence à perdre quelque chose de son éclat : beaucoup se dispensent d’y paraître ; on dirait qu’ils en rougissent comme d’une corvée humiliante. Ils devraient bien plutôt rougir lorsque le parterre, après une représentation, les appelle et les somme de comparaître, avec des instances dérisoires, et semble vouloir les humilier en affectant de leur faire honneur : paraître alors, est une véritable corvée ; mais se trouver à ces revues solennelles que le public aime à faire de ses acteurs en certains jours de l’année : c’est une sorte de devoir ; et ce devoir est un plaisir, puisque c’est une occasion d’être applaudi. Les acteurs les plus distingués devraient être les plus exacts : ce sont précisément ceux-là qui manquent.